

Brèves littéraires

Brèves

Maria de Solia

Esther Rasmussen

Numéro 64, printemps 2003

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/4741ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Société littéraire de Laval

ISSN

1194-8159 (imprimé)

1920-812X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Rasmussen, E. (2003). Maria de Solia. *Brèves littéraires*, (64), 128–133.

ESTHER RASMÜSSEN

Maria de Solia

La rue Darasse recueillait dans ses immeubles délabrés tous les démunis du quartier. La plupart de nos voisins y circulaient la tête basse. En raillant, mon frère Michel avait laissé entendre que c'était dans l'espoir d'y trouver de l'argent. En fait, rarement y déambulaient les « m'as-tu-vu » et là encore, quand nous en apercevions un, nous savions bien qu'il n'était pas du coin.

En cette chaude journée de fin mai, j'avais rejoint Michel sur le balcon. J'espérais qu'il voudrait bien jouer à donner des surnoms aux passants, notre jeu favori de l'été dernier.

Or, cette année, Michel ne voulait rien savoir de ce qu'il appelait mes enfantillages et préférait sortir avec ses copains. Une vieille bagnole est alors passée devant nous dans un grand vacarme. Une Ford 67 a dit Michel. À son volant, nous n'avons vu qu'un énorme chapeau de paille à fleurs bigarrées. Le tas de ferraille s'est arrêté à trois immeubles de chez nous. Une toute petite femme presque naine en est descendue. Puis, elle a disparu sous le portique du premier étage. C'était — nous l'apprendrions plus tard — Maria de Solia. Michel a murmuré en boutade : « Tiens ! Mini-Fée » !

J'avais douze ans, Michel quatorze. Ses copains sont venus le chercher pour aller traîner avec eux dans le

parc, comme chaque soir depuis le départ de mon père. Ma mère, elle, travaillait toujours très tard ; je me retrouvais donc seule au logement. Oisive, je passais le plus clair de mon temps devant le téléviseur. Pour m'occuper un peu, je me suis mise à espionner la nouvelle voisine ; une bonne femme particulière. Toujours affublée d'un chapeau impossible, elle traversait la rue sans cesse pour se rendre chez l'un ou chez l'autre. Vaguement, je sentais qu'il se passait des choses inhabituelles. Je n'étais pas encore capable de mettre le doigt sur ce qui m'intriguait tant, mais j'étais certaine que la cause de l'effervescence anormale de la rue venait de Mini-Fée. Heureusement, j'étais là pour surveiller.

Or, un matin où je me rendais à l'école, je la vis en train de repeindre le balcon du deuxième étage de son immeuble – celui des Poulin. Je me suis arrêtée, me demandant pour quelle raison la petite dame s'éreintait à cette dure besogne alors que trois adolescents auraient bien pu faire l'ouvrage. Le lendemain, en passant devant son immeuble, pendant cinq minutes, j'ai étudié la devanture. En plus de la peinture refaite sur les trois balcons en façade, chacun d'eux était enjolivé d'une petite boîte à fleurs bien garnie. Ces nouvelles couleurs dans notre voisinage monochrome agitaient en moi un je-ne-sais-quoi. Depuis cinq ans, j'habitais la rue ; jamais personne n'avait amélioré quoi que ce soit. Les gens étaient pauvres et les propriétaires n'investissaient pas un sou. J'ai pensé que chez nous aussi, il faudrait mettre des fleurs. J'en ai parlé à ma mère. Elle a haussé un sourcil. « Des fleurs, ça coûte cher », qu'elle m'a dit. Mais les fleurs... ça ne sort donc pas de terre !

Chaque jour, j'arrêtais devant l'immeuble de Maria juste pour écornifler. Ce matin-là, j'ai croisé Grincheux — c'est ainsi que j'avais surnommé monsieur Turcotte. Chose étrange... en passant à côté de moi, l'anachorète-retraité, d'habitude terriblement exécrationnel, m'a gratifiée d'un sourire radieux avant de s'engouffrer dans la ruelle avec sa boîte à outils.

J'ai attendu un instant. Puis, intriguée, j'ai emprunté l'étroit passage de terre battue. Derrière l'immeuble, il y avait là Maria en compagnie de ce grand délinquant attardé de Philippe, qui souriait comme un niais au vieux Turcotte. J'étais abasourdie de voir ces trois-là ensemble ! Que pouvaient-ils bien comploter ? Maria m'a aperçue bien que j'étais à demi cachée au coin de l'immeuble. Elle a délaissé les hommes et s'est avancée vers moi pour m'inviter à venir les aider à démolir l'appentis, qui faisait de l'ombre là où elle voulait faire un jardin. Je devais malheureusement me rendre à l'école. Elle m'a répliqué qu'au contraire, c'était une chance d'avoir de l'enseignement puisque c'était un bon moyen pour savoir où aller.

Sur le coup, je n'ai pas trop compris son propos. Savoir où aller ; j'ai médité sur ces mots en me rendant au collège. J'ai conclu que je savais toujours où j'allais.

Les semaines ont passé, les classes se sont terminées. Les vacances d'été s'annonçaient ennuyeuses à souhait. Ma mère travaillait et Michel préférait ses copains.

Un soir, où j'étais encore seule dans l'appartement, j'ai repensé aux mots de Maria. Ce soir-là, je n'avais

nulle part, où aller. D'habitude, il y a l'école, les devoirs, la télé, mais derrière tout cela que restait-il ? J'ai pris les clés, j'ai verrouillé l'appartement, puis je suis partie trois immeubles plus loin. J'ai sonné à la porte de Maria.

Elle a ouvert. Je lui ai alors avoué n'avoir nulle part où aller. Ce soir-là, quand elle m'a fait entrer dans son appartement, j'ai eu l'impression d'entrer dans un rêve. Ça sentait la bonne soupe... Sur les murs, des dizaines de toiles arboraient ici un visage, et là un paysage. Je reconnus des gens de la rue : Monsieur Turcotte, le grand Phil, la pauvre Lulu, semblant à l'écoute de cet opéra que Maria faisait jouer sur un tourne-disque des temps passés. Mes voisins y étaient tous plus beaux que nature.

– Comment faites-vous pour transformer en couleur, en beauté tout ce que vous approchez ?, demandai-je, complètement sous le charme.

– Il n'y a ni miracle ni poudre de perlimpinpin...

– Alors ?, insistai-je.

Maria sourit et m'invita à m'asseoir à la table de la cuisine. Elle y déposa une assiettée de biscuits et versa deux grands verres de lait. Elle s'assit devant moi, prête au bavardage. J'avais l'impression d'être enfin arrivée chez moi dans cette odeur de foyer confortable devant quelqu'un qui me regarde, prêt à m'écouter. J'ai cristallisé dans ma mémoire cet instant parfait.

– Ne disais-tu pas que tu ne savais où aller ?

J'acquiesçai et baissai la tête.

– C'est ainsi chaque soir. Je tourne en rond toute seule.

– Oui... la vie est un pas de danse, mais il faut être au moins deux pour la danser.

Étonnée par sa réponse incohérente, je relevai la tête. Maria souriait toujours. Elle se leva d'un bond et mit une musique plus entraînante sur le tourne-disque.

– Alors si nous tournions en rond toutes les deux. Viens ! Dansons !

Je me suis levée malgré moi, et je me suis mise à valser avec ce petit bout de femme. Je ne saurais dire combien de temps. On s'accoutume vite au bonheur. Puis, nous avons jaser.

Selon Maria, l'essentiel est de savoir où aller, car chaque pas rapproche ou éloigne de la vie. Et une fois que l'on sait, on peut se laisser souffler par les grands vents, prendre tous les virages, escalader les plus hautes montagnes, voguer sur les mers infinies et toujours reprendre sa route puisqu'on connaît son chemin. Malheureusement, trouver son chemin en ville est malaisé ; les points de repères qui émanent de la nature, disparaissent trop souvent sous les briques et le béton. À la longue, tous s'y perdent, mais ne savent pas d'où vient leur égarement. Sans les traces de pas laissées par la marche des hommes, sans les effluves des champs et les embruns de la mer sur son visage, sans les couleurs du soleil couchant, comment reconnaître l'essence même de la vie ?

Maria, me sembla-t-il, parlait en paraboles. Cela me prit plusieurs jours avant de commencer à comprendre le sens de ses mots. Elle me parla des temps anciens, de l'amour, de l'univers, et, surtout, comment y trouver ma route.

– Cherche les repères en toi, me dit-elle, ce qui te remplit de vie. Ouvre-toi à tout ce qui t'entoure, tu y

verras ce qui t'anime et ta route t'apparaîtra.

Cet été-là, je l'ai passé en entier à côté de Maria à l'écouter me raconter la vie, mais surtout à me la montrer avec sa gaieté contagieuse. Avec elle, j'ai appris à rire, créer, danser, chanter, embrasser la vie dans tout ce qu'elle a à offrir, et partager... partager cet hymne à la joie... et la retrouver dans les yeux amis, puisque son enseignement s'étendait à tous.

Ce fut le plus bel été de mon enfance.

Or, à l'automne, Maria s'en est allée subitement, pendant une nuit, emportée par une rupture d'anévrisme. Longtemps, nous avons eu de la peine.

Puis la vie a repris son cours sur la rue Darasse ; cette rue, qui, depuis, n'a plus jamais été la même. À mon sens, c'est devenu l'endroit le plus beau de la ville. Non pas que de l'argent soit tombé du ciel, mais le bref passage de Maria avait répandu sur nous autre chose, qui fit pousser des arbres ici et là, de petits jardins dans les ruelles, des fleurs un peu partout – même chez nous – et surtout des sourires et de l'amitié entre des voisins transformés. Les gens de la rue Darasse savaient maintenant où aller grâce à la magie d'une petite fée.